

La grâce du 11 août 1929

Je demande au Seigneur de m'aider à exprimer tout ce qui peut contribuer à sa gloire en manifestant sa miséricorde – et de le faire avec vérité, selon ce qu'il Lui a plu d'opérer en moi.

Je voudrais que ce soit aussi dépouillé de moi-même que possible : car si j'ai été l'indigne sujet de sa grâce, c'est en vue de Lui-même qu'Il me l'a donnée – et tout doit remonter à Lui.

Je me trouvais avec le petit groupe d'âmes que le Seigneur avait rassemblées pour préparer son œuvre. Je prenais part à leur retraite, et j'étais dans une immense détresse.

... J'étais venue là uniquement par obéissance, et le Seigneur agréa l'obéissance – et Il l'orna d'angoisse pour purifier l'amour.

Un soir que plusieurs sœurs demandaient à veiller, je le demandai aussi – et quand je l'eus obtenu j'en fus bien ennuyée, ayant sommeil, et surtout à cause du vide d'esprit où j'étais.

Le soir venu, je commençai à prier bien pauvrement, puis, l'heure s'avancant, les sœurs quittèrent une à une la chapelle – il ne resta plus que Mère Saint Jean et moi.

J'eus une pensée d'orgueil : « Les sœurs vont se reposer, et moi, je veille ! »

alors je m'humiliai autant que je pus, je vis mon impuissance à toute prière, à toute bonne pensée, et mon orgueil.

Je voulus prendre la seule attitude qui convenait et m'étendis à terre, les bras en croix – je pensai à la mort – je vis la brièveté de la vie – et rassemblant tout ce que j'avais d'amour je me livrai à Dieu, totalement, et avec une profonde confusion.

Je ne sais combien de temps cela dura, ni comment il se fit autre chose.

Ici, je devrais me taire, car ce n'est pas moi qui peux dire : cela ne relève pas de moi, mais de Dieu – et c'est selon son mode à Lui.

Et puis Il est Saint – et moi souillée d'une multitude de péchés – abjecte – une ordure.

Je fus saisie en Lui : non qu'Il s'abaissât vers moi, mais Il me prit en Lui. Il m'éleva en Lui-même, et rendit mon âme et ses facultés capables d'opérations qui les dépassent. J'en eus pleine conscience : j'étais comme dans un grand saisissement, et un profond abandon à son action – éprouvant que sa toute puissance pouvait opérer en moi tout ce qu'il Lui plairait. Il ne me demandait qu'un « oui » à l'opération de son amour.

Je dis : Dieu – et c'est Dieu, mais c'est la Personne du Père : c'est Lui qui Lui-même me prit en Lui –

et Il se révéla à moi, non comme à distance, mais de substance à substance, plus près que tout ce qui peut se penser par une intelligence humaine – plus que face à face = mais tout mon être était plongé, immergé en Lui, et pour cela Il rendit les opérations de mon âme autres qu'elles ne sont naturellement.

Je connus qu'Il est l'être – pas par l'idée (car il n'y en avait pas, ni figure, ni forme, ni parole, ni succession, ni rien de tout cela ou de semblable) – mais par la réalité – et Il me tenait en Lui, et Il faisait que je Le voie, et plus encore, et ce que j'écris là ne dit rien du tout –

et Il me plongea en sa béatitude éternelle, m'y roula, m'y submergea, la répandit en moi ; ce n'est pas exact : Il ne la répandit pas car il faudrait capacité, et cela se rapporterait à moi – et tout ce qui se passait se rapportait à Lui. Comment dire ? comme un tout petit diamant dans un soleil infini, plongé dedans, mais ayant une âme vivante, et plongé dans la plénitude de la Vie.

– C'était toute perfection, toute Vie, et Il me tint en son amour. Il me fit connaître son amour paternel, son amour de Père, et cet amour pour moi –

et son être, sa béatitude, sa Vie, ses perfections, tout était en son amour, c'était tout un – et Il me tint en sa Sainteté et en sa Majesté.

Au début, je commençai à dire : « Non, Seigneur, pas cela, à cause de votre gloire – ne la ternissez pas en moi – « ne faites pas ce que vous nous défendez, ne jetez pas les perles aux pourceaux – je suis abjecte, j'ai péché, je suis toute couverte de péchés, je ne suis que cela – épargnez votre gloire à cause de vous-même – « j'ai été infidèle à tout, ayez pitié de votre amour, ne le répandez pas dans un vase percé – et que dirai-je quand vous me jugerez ?

« Seigneur, prenez une autre âme qui vous sera fidèle, et donnez-lui ce que vous voulez me donner. »

et puis je me tus dans l'adoration, parce que mes paroles n'y faisaient rien.

Le Père me révéla son Fils, le Verbe éternel – mais selon qu'Il est Père, et son Fils, Fils – c'est-à-dire que je Le vis en la connaissance et l'amour du Père, et je vis que le Fils reçoit du Père tout ce qu'Il est – et je vis la béatitude du Père d'être Père du Fils, et l'amour du Père pour le Fils – c'est tout puissant, infini, éternel.

D'abord, c'était le Père seul – et j'étais, en Lui, comme saint Jean dit : “*in sinu Patris*” Jn 1,18.

Mais quand le Père me révéla le Fils, alors je connus mieux le Père, parce que le Fils est « la splendeur de sa gloire et le rayonnement de sa substance » He 1, 3.

et tout cela je ne le pouvais pas, et cependant je le pouvais : parce que ce que je ne pouvais pas, Il me faisait le pouvoir, et j'en avais pleine conscience.

Et il y avait du Père au Fils et du Fils au Père une étreinte d'amour ineffable, inconcevable – et je fus prise en cette étreinte ; et tout cela était en l'être, en la béatitude et plénitude de Vie ; c'était toute perfection, et ce n'était pas multiple, mais vie, et plénitude infinie.

Tout ce que j'écris là n'en dit rien de plus qu'un grain de poussière qu'on regarderait ; qu'apprendrait-on ?...

Je vis l'âme – pas telle ou telle, mais l'âme selon sa réalité dans l'amour du Père – et qu'Il l'a faite pour Lui, et l'a rendue capable de Lui, pour Lui-même ; je vis comment tout en elle est pour Lui – dans une admirable Sagesse et Harmonie – et je goûtai ce qu'Il veut donner aux bienheureux – et la Vie éternelle, qui est en Lui. Je vis que la Vie Éternelle, c'est Lui – Lui, le Père, dont procède la vie, qui est Lui la vie – la vie même.

Et telle est la plénitude de cette vie qu'elle est créatrice et fin de tout ; je connus ainsi l'âme humaine, mais selon qu'elle est avec sa fin dans les desseins et la sagesse du Père.

et tout en elle était merveilleusement pour sa gloire à Lui – et je vis ce qu'Il veut donner à l'âme, et qu'Il veut me le donner – et que moi je suis pour Lui, et apte à Lui – pas par moi, mais par Lui : il y a tout ce qu'il faut, et ce qui manque Il le donne ; Lui qui crée, c'est Lui qui parfait jusqu'à l'achèvement, comme Il veut.

Ce que je fis alors, Lui le sait, et comment, Lui le sait, puisque ce n'était pas moi qui opérerais quoi que ce soit, mais Lui – et c'est plus qu'ineffable.

Et tout cela dans son amour de Père, sans autre motif que cet amour – et qui est éternel, et ne change pas – et la puissance de cet amour c'est celle de la toute puissance même du Père, et sa durée celle de son éternité, et sa perfection celle de sa Sainteté, et sa plénitude celle de son Être et de sa Vie.

Je disais : « oui, oui – mais j'ai péché, et c'est impossible à ceux qui ont péché ; car qu'y a-t-il entre votre Sainteté et le péché ? – de créature à Créateur, ce n'est rien à côté de péché à Sainteté ; et moi j'ai péché, péché, péché. »

Je le disais à cause de Lui et de sa gloire, et pas à cause de moi qui ne suis rien – et je le disais comme en Lui et hors de moi (bien qu'en moi, mais comme s'Il avait laissé en bas toute ma vie de la terre avec ses péchés).

Car en Dieu l'âme n'est pas absorbée, ni anéantie, elle reste elle : elle n'est ni disparue, ni consumée par sa Vie à Lui – mais Il la rend participante, elle, de Lui-même.

Dieu l'a faite toute prête et disposée pour recevoir sa Vie – mais qu'elle soit pure ! oh ! quel mal est le péché ; mais on ne peut le savoir que dans la mesure où on connaît la Vie.

Et je disais : « mais Seigneur, que faites-vous des péchés ? » car je regardais sa sainteté.

A minuit, Mère Saint-Jean vint me relever, car elle m'avait permis de prier jusqu'à cette heure-là.

Je ne dis rien, parce que c'était le silence, mais je la regardai en priant Dieu, s'il Lui plaisait, de me laisser encore là – alors elle dit : « jusqu'à la demi. »

Je m'étendis encore à terre, comme avant, et je continuai à demander pour les péchés, car je voyais la multitude des miens – je ne le demandais pas pour moi seulement, mais à cause de la Sainteté de Dieu, de l'amour du Père – et des âmes.

Alors, autant j'avais vu le Père m'élever et me prendre en Lui, autant je Le vis s'incliner vers notre bassesse en envoyant son Fils – ce Fils qu'Il m'avait fait connaître en Lui-même, en qui Il met toutes ses complaisances.

Je vis d'abord le Fils être uni à notre nature par la volonté du Père, et Il remplit notre nature de ses splendeurs – et aux yeux du Père notre nature devint tout autre, elle participa à tout son Fils – et je Le vis l'aimer de l'amour dont Il aime son Fils – et que c'était pour l'éternité – que cela ne changerait pas, que c'était impossible que cela change – qu'Il était épris d'amour – que tout son amour s'écoulait en elle et qu'elle était remplie de sa Vie. (Quand j'ai lu ensuite dans saint Paul : « vous qui autrefois n'étiez pas connus de Dieu mais qui, maintenant, êtes connus de Lui », j'ai pensé que c'était cela ? Ga 4,3)

Mais cette nature était parfaitement pure – (je vis aussi qu'elle était parfaite en tout ce qu'elle est et en toutes ses opérations – et que toutes nos opérations, même les moindres, étaient entièrement sanctifiées en elle.)

Et l'étreinte d'amour en laquelle j'avais été prise, du Père au Fils, et du Fils au Père, enveloppait cette nature et la serrait en Dieu, et c'était pour l'éternité, et avec la toute puissance de Dieu.

Et depuis ce temps le monde était comme changé pour le Père parce que tous ceux qui ont part à la nature humaine, Il ne peut pas ne pas les voir en son Fils et ne peut pas ne pas les aimer selon l'amour même qu'Il a pour son Fils.

Et je connus en moi qu'Il m'aimait ainsi – et ce que j'avais vu de Lui, Père, au Fils, je le vis de Lui à moi, à cause de son Fils, et en son Fils.

Et je me vis unie à son Fils, et j'ai vu que c'est en son Fils que j'avais sa vie – non par son Fils seulement, mais en son Fils, car Il est absorbant, et ce n'est qu'en Lui qu'on reçoit de sa plénitude : « Comme le Père a la vie en Lui-même, ainsi Il a donné au Fils d'avoir la vie » Jn 5, 26 – et le Fils fait vivre qui Il veut.

Je compris que c'est ainsi que le Père opère l'union de l'âme à Lui : par le Verbe Incarné – et je compris ce que sont les saints, et je vis le ciel rempli de saints, et les saints remplis de la vie divine – et tout cela était en Dieu ; et de les voir me plongeait plus en Dieu, parce qu'ils Le manifestent.

Je vis plus la vie divine répandue, son effusion, que les saints. Du reste, je ne crois pas les avoir vus en eux-mêmes, mais où j'étais « *in sinu Patris* » (je les y vis à la manière dont j'y avais vu et connu l'âme humaine). « *Abscondit me [...] in abscondito tabernaculi sui* » Il m'a caché [...] dans le secret de sa tente » Ps 26, 5

Et c'est en Lui et par sa puissance en moi que je Le connus, Lui, le Père, et sa Vie, sa gloire, et sa béatitude, et ses opérations toutes puissantes et ineffables – et Il me plongea et me tint en Lui, en sa béatitude et en sa vie, avec la toute puissance de son amour de Père et de Dieu, de Dieu et de Père. Jn 20, 17

Je vis qu'il est souverainement glorieux au Père, puisqu'Il en a ainsi disposé en sa Sagesse, que les âmes boivent à sa Vie dans le Verbe Incarné – qu'Il veut les revêtir de son Fils bien aimé – je vis que c'est toute sa Volonté sur nous, qu'il n'y en a point d'autre, que c'est pour cela qu'Il nous a faits, et faits ainsi – et bien qu'en Dieu tout soit présent et paix, il y avait comme un ardent désir que tout cela se réalise – un désir pour jusqu'à la fin du monde – pas un désir comme les nôtres, mais un désir comme s'il était possible à Dieu de désirer (Par la suite, je retrouvai cela dans Ep 1 et Rm 8 et saint Thomas, Dieu 3) ; mais cela ne se peut dire comme dans la simplicité de la vue, parce que dès que c'est au mode humain revient la complexité des idées, des mots et des rapports –

et mon âme fut inondée de ce désir pour moi et pour toutes les âmes – et il se fit en moi que je ne les connus plus qu'en Lui – en leur participation au Verbe Incarné « en Lui vous avez tout pleinement » Col 2, 10 – et je vis que cette participation se fait selon la mesure de la ressemblance, conformité, configuration, et je brûlais du désir de conformité – et la participation et conformité au Verbe Incarné sont liées au don de la Vie – en sorte que pour recevoir et boire la vie béatifiante du Père, il faut entrer en union au Verbe Incarné, et que la participation et conformité au Verbe Incarné sont la mesure même de la Vie.

Et comme j'avais vu l'amour du Père pour le Verbe Incarné, je vis l'amour du Verbe Incarné pour le Père – et je vis le Verbe Incarné au milieu, entre le Père et nous, je vis cet amour du Verbe Incarné, du Fils éternel, assumant notre nature en Lui-même – je vis cet amour en cela surtout que le Père le recevait, et l'avait pour souverainement agréable, et cela s'écoulait dans les profondeurs de sa béatitude, et Il daigna me le faire éprouver en Lui, et Il me fit connaître ce que c'est pour Lui, Père, d'être aimé par le Fils – et je sus que tout est du Père au Fils et du Fils au Père dans une étreinte d'amour toute puissante – sur l'heure, jouissant ineffablement, je ne fis pas réflexion sur la toute puissance de cet amour, de cette étreinte, mais ensuite il me vint à l'esprit que cette étreinte d'amour tout puissant était l'opération personnelle de l'Esprit Saint.

Et il n'y avait pas de proportion entre ces choses et moi, ni entre le mode selon lequel je les connaissais et les éprouvais et celui dont je suis capable par simple nature – mais Dieu peut tout ce qu'Il veut, en Lui-même et dans ses créatures.

Et je vis le Verbe Incarné, par la volonté du Père – volonté d'amour – après avoir assumé notre nature, l'avoir fait monter en Lui, à sa hauteur infinie, descendre, s'abaisser prodigieusement jusqu'à nos péchés, les prendre tous, les réunir en Lui, les porter, s'en charger avec un ineffable amour et une totale soumission à son Père – et tous ces péchés le blessèrent d'amères souffrances ; et je vis que « il fallait qu'Il souffrît » Lc 24, 26, et je connus ce que c'est que le péché, et ce que c'est que la miséricorde ; et je reçus la connaissance du Christ Jésus.

Et mes yeux plongèrent avec ceux du Père dans son abîme de souffrances et de saintes amertumes, et je fus envahie du désir de m'y plonger moi aussi avec Lui, et j'en demandai p. [121]/6 instamment la grâce.

Et Lui, en souffrant, était tout à son Père, et tout occupé de son Père – et de tout ce qu'Il est, Il fixait le Père pour voir si c'était bien ainsi son bon plaisir, « *quae placita sunt ei facio semper* ◇ ce qui lui plaît, je le fais toujours. » Jn 8, 29, « *ut cognoscat mundus quia diligo Patrem* ◇ pour que le monde connaisse que j'aime le Père. » Jn 14, 31

Alors je sus qu'il n'y avait pas de péché qui ne puisse être effacé et pardonné en Lui – et que tous étaient expiés effectivement en une seule fois, mais que pour chaque âme il fallait l'application de cette expiation – et après cela je fus, de là, ramenée à la Vie, et je vis que par le Christ Jésus les pécheurs sont sauvés, et que la Vie est pour eux aussi ; et je vis que le

pardon est infini et qu'il est dans le désir [de Dieu¹], du Père, et que tout est prêt pour le recevoir – et que le Père veut pardonner et ne plus se souvenir, parce qu'Il a fait les âmes pour sa Vie.

Encore ceci : le Christ Jésus est remonté de l'abîme de nos péchés jusqu'au sein du Père par une voie de *Sang* (je le vis, et je revis alors tout en son Sang – et je connus le prix du Sang) ; je le vis et le connus non du côté de la créature, mais du côté du Père, et c'était purement spirituel, toute réalité.

Et puis ce fut minuit et demi et je partis dans ma cellule. j'étais comme enivrée, hors de moi – je m'assis par terre au pied d'une petite croix fixée au mur, je regardais en moi la lumière et la Vie – j'essayai d'écrire mais ce fut impossible, et cette nuit-là se passa ainsi.

Cette grâce regardait, en la résumant au maximum : le Père et moi, et son Fils en qui Il m'aime et par qui Il m'attire à Lui – et ce qui est essentiel pour cette union.

Ce don demeure vivant en moi, et le Seigneur veut en recevoir les fruits ; mais je suis comme une terre dans laquelle est enfoncé un trésor et qui, cependant, ne produit que ronces et épines.

Pendant six mois, me semble-t-il, je vécus en la continuelle impression de cette grâce qui produisit de grands fruits de détachement et de charité – et surtout d'union continuelle à Dieu, au Père.



La grâce des 14-15 juin 1941

Samedi 14 juin.

Le samedi, je jeûne habituellement, en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie. Ce matin Mère Saint Jean ne me l'a pas permis, et je l'ai accepté de bon cœur, sans arrière-pensée, par la grâce de Dieu – voilà ce que Dieu a daigné avoir pour agréable ! de quoi Il s'est contenté comme d'une petite clé pour ouvrir le trésor de sa lumière, de son amour.

Voilà ce qui a suivi aussitôt : la simplicité du lieu, du moment et de l'occupation... m'ont été comme un *signe* de la familiarité et union en laquelle il plaît au Seigneur de m'inviter = à un repas, on invite des convives – mais le petit déjeuner, cela se prend en famille et c'est, parmi les choses qui réunissent, la plus simple et la plus libre de toutes... La grâce du samedi 12 avril en était comme la préparation. Je le reçus donc en déjeunant par obéissance, au réfectoire, *d'une seule et simple lumière* :

J'ai reçu la certitude que Dieu m'appelle, *moi*, à une vocation très haute – et qu'après m'en avoir donné la grâce initiale, Il veut s'en réserver tout le développement et la réalisation.

Cette vocation concerne le *sacerdoce du Christ*, et *l'union à ce sacerdoce*.

Le sacerdoce dépasse complètement celui qui l'exerce = cela ne peut pas être autrement, même pour la Très Sainte Humanité du Christ – car elle ne peut exercer efficacement son sacerdoce qu'en vertu de l'union hypostatique, par son assumption dans le Verbe où elle est comme infiniment au-dessus d'elle-même.

C'est bien moindre de recevoir les dons de Dieu et de les distribuer à ses créatures, que d'offrir et de *faire agréer* de Dieu : et cela est propre au sacerdoce.

C'est si haut qu'il faut y être appelé *personnellement* par Dieu – et que Dieu, se réservant cet appel, se réserve aussi de tout déterminer, comme pour Aaron : habit (grâce), fonctions (fruits), sacrifices (opérations) ; *tout* en est réglé par Dieu, parce que tout y est référé à Lui.

¹ Note marginale dactylographiée de MdT

Dans la vie du Christ, cela se retrouve dans sa fidélité aux « *iota* » déterminés par le Père. Il faut se garder d'y rien ajouter, et veiller à n'en rien négliger.

Il fallait au Christ, pour exercer son sacerdoce, *une pleine lumière sur Dieu – et la connaissance du péché*, à cause de l'expiation qu'Il devait en faire.

Et cela : cette double connaissance, jusqu'en l'extrême de ces deux points, avec toute la ligne qui les joint l'un à l'autre, lui était continuellement présent = c'était comme une nécessité pour l'intelligence des actes de son sacerdoce.

Alors je vis que le Christ renferme en Lui-même, en vue de son sacerdoce, et contemple tout ce qui m'a été montré, et que j'ai goûté, dans la grâce du 11 août 1929. Et cette grâce initiale, et celle du sacerdoce du Christ, de janvier 1940 et du samedi 12 avril 1941 se sont rejointes et soudées. (Pour la grâce du 11 août 1929 voir ci-dessus)

Je compris que je recevais une grâce d'union au sacerdoce du Christ comme par dérivation.

Je le compris par vue et expérience – ensemble : car ce que je *voyais* m'était *donné* ; je le voyais parce que cela m'était donné, non seulement de le voir, mais de le *posséder* – et c'est en recevant que je voyais.

Je vis une admirable convenance entre la première grâce (11 août 1929) et celle des lumières sur le sacerdoce (janvier 1940 et 12 avril 1941) = une divine unité.

Ce qui me semblait séparé s'est rejoint, simplifié, unifié – et j'ai vu que ce qui me semblait étranger l'un à l'autre s'appelait, s'impliquait nécessairement.

Je passai comme dans *l'âme sacerdotale* du Christ, et vis comme avec *les yeux de son sacerdoce* ce qu'Il a contemplé du temps qu'Il était « *viator* », tout en jouissant de la vision béatifique – car il *fallait* qu'Il fût à la fois, tout ensemble : « *viator et comprehensor* ◇ voyageur et compréhenseur »

Il me semble que c'est un pas immense.

Je reviens à Aaron : il n'a pas participé au sacerdoce du Christ ; il était une figure.

Moi non plus, je ne peux pas y participer à la manière de ceux qui reçoivent le sacrement de l'ordre – mais cela peut-il être par manière d'extension ? par *dérivation* ?

Je vois la chose, pas le mode, car cela me semble être quelque chose de plus que ce qui est donné à tous les fidèles.

Toutes les fonctions du sacerdoce, en ce sens qu'elles se réfèrent à Dieu, qui est toute leur raison d'être, sont comme « statiques » (à opposer à apôtre : qui va, qui est *envoyé*) la différence entre « *sto* ◇ je me tiens » et « *vado* ◇ je vais »

Ainsi, je ne me sens jamais envoyée, mais quelque chose d'autre, se référant plus spécialement au Père : qui envoie, et qui n'est pas envoyé – et qui est *terme*.

Il me semble que je dois bien plus me « *disposer à* » une totale fidélité, me laissant conduire au jour le jour, que me « *proposer de* » réaliser telle ou telle chose, tel ou tel progrès spirituel.

Je crois que tout ce que Dieu me demande est de Le laisser faire : très attentive, très passive – et seulement *après* active, dans *sa* ligne.

Il me semble que cet effort si douloureux pour regarder vers Dieu va, à travers le sacerdoce du Christ, se modifier, que ce ne sera plus un effort, mais un besoin – et que, peut-être, par ce sacerdoce, la grâce initiale reprendra une nouvelle intensité – je ne sais pas, ce sont choses de Dieu...

Veiller seulement à ce que tout soit *assumable* par le sacerdoce du Christ pour être offert au Père – et me tenir en ce sacerdoce « *in conspectu Dei Patris* ◇ en présence de Dieu le Père »

Dimanche 15 juin.

Depuis hier, et aujourd'hui, cela a été comme un torrent, un océan infini ; par où commencer, et qu'en dire ?

J'éprouve ceci, que je ne puis dire qu'avec des similitudes qui valent sous certains rapports seulement, et ne peuvent qu'obscurcir en même temps qu'elles éclairent.

Je me sens, moi, comme *incluse, enclose, dans le Christ comme en une transparence*, car je vois *en Lui*, et *par Lui* ce qu'il a plu à Dieu de me montrer de Lui-même, non qu'Il me le montre à nouveau : ce qu'Il a fait une fois en moi (11 août 1929) *demeure*. Mais c'est comme un sceau qu'Il appose sur la contemplation même du Verbe Incarné, et qui en rejoint l'empreinte :

l'empreinte de la contemplation même du Verbe Incarné, parce que la forme du sceau, qui est finie et bornée, correspond parfaitement à l'empreinte infinie = l'empreinte se coule dans le sceau, empreinte infinie et sceau fini ont même forme ; si bien que, d'empreinte à sceau et de sceau à empreinte, la forme est unique et identique ; c'est la forme même du Verbe, forme propre à l'empreinte, et imprimée dans le sceau le 11 août 1929, imprimée dans la substance de mon âme.

Voici ce que je veux dire : dans la grâce du 11 août 1929, le Seigneur a marqué, par son *contact*, mon âme, d'une empreinte : (sa substance a mis l'empreinte de sa forme dans ma substance.) Mettons que mon âme, depuis cette grâce, soit comme un sceau portant imprimé en Lui-même l'empreinte qu'il a plu à Dieu d'y graver Lui-même ; mais l'empreinte du sceau reste à vide, elle reste capacité de vision, mais ne possède pas la vision elle-même.

Le ciseleur est venu, il a creusé comme il a voulu, puis il est parti, laissant la marque de son travail (de sa présence et de son contact substantiel) dans la substance de mon âme.

Hier et aujourd'hui, c'est comme si l'âme du Christ était appliquée sur mon âme et remplissait d'une indicible clarté (*sa clarté*, sa propre contemplation Personnelle de Verbe Incarné) l'empreinte tracée sur le sceau, laissée par Dieu dans mon âme.

Il y a comme une double empreinte : celle qui est dans mon âme, finie, capacité – et celle même du Christ, infinie, plénitude ; et la sienne a rempli la mienne, et la mienne était préparée pour recevoir la sienne, et l'une touchait l'autre.

Comme dans une médaille : la même empreinte au recto et au verso, mais d'un côté en relief, et de l'autre en creux. Cela se touchait, tout de même, tout autant, c'était un seul – seulement, de mon côté (en moi) vu en creux, en réception participée passive – et du côté du Christ (en Lui) en plein, en plénitude Personnelle active – la forme est une, et cette forme est la sienne propre, sa forme Personnelle.

Le fini de mon côté, et l'infini du sien ; et mon fini touchait son infini et, par cet attouchement devenait *infini*. Il y eut comme une *soudure* d'âme à âme, et d'opération à opération, et de vision à vision.

Il me donna de plonger indéfiniment en son infini – il me donna l'*expérience* de l'infini.

Et tout cela était lumière éblouissante, splendeur, clarté *incrée* – c'était toute *réalité*, toute *vérité* – splendeur, lumière et clarté de *Déité incrée*.

Je suis dans le Christ comme dans une *transparence*, et je la traverse et la dépasse avec Lui, et par Lui – et Il me soutient, me tient et me porte, et me fixe dans ce lieu du mystère dont Saint Jean dit : « *Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit* ◇ Le Fils Unique qui est dans le sein du Père, lui l'a fait connaître. » Jn 1,18

Je n'y suis pas de moi-même, mais par Lui.

C'est quelque chose de *continu*. Comment c'est ? Dieu le sait !

Où c'est ? Lui aussi, qui le fait, le sait !

C'est sûrement au-dessus de tout, dans ce fond très simple de l'âme qui est son propre domaine.

C'est parce que ce n'est pas un acte des facultés que cela peut être si continu.

L'âme est complètement incapable de ce qui s'y passe, et pourtant *c'est*.

Je pense que c'est à l'aide des dons d'Intelligence et de Sagesse qu'elle peut ainsi ce qu'elle ne peut pas. (Cela donne son sens et son accomplissement à la grâce du jeudi 9 janvier 1941)

Je suis aveuglée parce qu'éblouie ; toute la différence entre ouvrir les yeux dans la nuit (nuit = lumières naturelles), et les avoir fixés sur le soleil = mystères de Dêité.

Je ne dis pas les « tenir » fixés, parce que je ne pourrais pas, c'est le Seigneur qui le fait, c'est Lui-même qui m'*ouvre* les yeux de l'âme, les tient *fixés* sur Lui, et leur *donne de voir* ; Il fait tout, leur présentant aussi la lumière dont Il veut les remplir. Ne suis-je pas sa créature, et Lui mon Créateur ?

J'éprouve qu'il y a dans le Christ, en sa Très Sainte Humanité, une inénarrable joie de ce qu'Il m'emporte ainsi en Lui – et jusqu'où... Il le sait !

On dit des missions divines, que les Personnes sont « envoyées » – c'est figuratif en un sens – car, comme pour le Verbe Incarné, la Personne a assumé la nature humaine, et il y a eu *montée* de la nature humaine, sans qu'il y ait abaissement de la nature divine « *assumptione humanitatis in Deum* ♦ par l'*assomption* de l'humanité en *Dieu* » – mais cela se dit ainsi à cause des effets dans la nature humaine, inférieure à la nature divine, et assumée par la Personne du Verbe.

Ainsi j'éprouve que le Christ, par son sacerdoce, me prend en Lui, et me transporte "*in sinu Patris*" avec l'efficacité toute puissante de sa force victorieuse et que je suis, par Lui, agréée et reçue du Père. Je suis, par le Christ, par son sacerdoce, *transportée, reçue, et agréée*.

Il se passe deux choses distinctes, qui pourtant n'en sont qu'une seule :

que je vois, par le Christ, à l'aide et comme au travers de sa Très Sainte Humanité, et au-delà d'elle, comme en sa transparence, quelque chose de ce que le Verbe Incarné contemple Lui-même – et que je le vois en *sa* vision béatifique – non pas qu'Il l'écoule en moi, mais plutôt me fixe *où* elle est *in sinu Patris*.

puis, qu'Il me fait comme *Le traverser* pour me *transporter* en son Père – de sorte que par sa toute puissance, Il me fait comme dépasser sa propre Humanité très sainte (en tant qu'humanité créée, au seul plan de la nature) pour me transporter jusqu'où atteint le *terme* de son sacerdoce.

Il y a *vision* – et *transport* – par le Verbe Incarné (par son sacerdoce) ; et le terme de la vision et du transport, c'est le Père dans les splendeurs de la Dêité et la majesté de la Paternité.

si le sacerdoce du Christ est dans son Humanité, il la dépasse cependant, mais sans la quitter, en l'exhaussant, par ses effets : c'est cela que je veux dire – et pas du tout que ni moi, ni aucune créature humaine ou angélique puisse être jamais au-dessus de Lui-même, ou égale (me semble très important).

Il y a trois choses à regarder dans le Christ : la nature *humaine* – la nature *divine* – la *Personne* ; et tout cela est inséparable.

Mais on peut considérer l'une où l'autre, sans cependant séparer ni diviser ; autrement ce serait tout perdu, car le Christ est cela tout ensemble. Et c'est seulement en ce sens de regarder à part, mais sans rien séparer, que je parle de son Humanité très sainte.

Ce que j'essaye d'écrire est, de soi, absolument inexprimable, et moi je ne sais que balbutier.

Au début, le samedi depuis le matin, cela a été une sorte de *connaissance*, mais pas d'*expérience*.

Différence entre « *connaissance* » et « *expérience* » :

Il ne peut pas y avoir d'expérience humaine, sans connaissance – mais l'inverse est possible : connaissance sans expérience. La connaissance est une certaine *science*, par le moyen des idées, tandis que l'expérience, c'est par *contact* immédiat ; elle a, me semble-t-il, rapport à (l'ÊTRE comme tel, en sa *réalité* même.

La connaissance a rapport à l'être comme *vrai*, et par l'intermédiaire de l'idée – la connaissance ne touche pas l'être, tandis que l'expérience l'étreint. Dans ce sens, il faudrait réserver *connaissance* pour l'opération de l'intelligence, *faculté* de l'âme – et *expérience* pour l'âme, *réalité substantielle*, quand elle entre en contact immédiat et intime avec une autre réalité substantielle, *qui ne peut être que Dieu Lui-même*.

Je ne sais pas quand l'expérience a commencé. Elle avait lieu certainement déjà au troisième nocturne des Matines où, devant lire les leçons, je me suis trompée car j'étais hors de moi-même, et n'avais plus bien conscience de l'*hic et nunc*.

Dans la nuit du samedi au dimanche j'ai été assez longtemps éveillée à cause de cela, je me réveillais et me rendormais avec. Puis cela a duré depuis le réveil du dimanche matin, octave de la Très Sainte Trinité, de façon *permanente* jusque vers un quart d'heure après Matines. (Je me trouvais alors sur le palier de l'escalier principal, qui donne sur le dormitorium ; c'est alors que cessa l'expérience).

Ce fut d'abord l'expérience de la *Lumière du Verbe Incarné sur le Père* – Lumière que je ne peux pas du tout exprimer, sauf qu'elle me semble être de même sorte que la vision béatifique, par l'*objet* et le *mode*.

L'objet, c'est Dieu, selon sa Déité, selon qu'IL EST, selon sa nature divine (– en Lui-même, selon sa réalité substantielle, essentielle, atteinte *directement*, sans l'intermédiaire des idées.

L'objet était principalement « *Una Deitas* ◇ la Déité une », bien que cela implique nécessairement la Trinité, et premièrement le Père.

Le mode, c'est parce que ce n'est pas connu directement par l'intelligence, qui a rapport aux idées. Il n'y a pas là idée, mais *réalité*, c'est pourquoi c'est l'âme, la réalité substantielle de l'âme, qui est en contact avec la réalité substantielle de Dieu.

C'est absolument différent, par le mode, et par ce qu'en éprouve l'âme, de toute connaissance immédiatement intellectuelle.

La vision béatifique est « intuitive » ; je n'ai rien lu là-dessus sauf, incidemment, ce qui en est dit à propos de la science du Christ.

Il me semble que c'est à l'inverse de la connaissance que nous avons sur terre : l'intermédiaire entre les objets et l'intelligence, ce sont les sens : et cela *monte*.

Dans la vision béatifique l'intermédiaire entre Dieu Lui-même et l'intelligence, en tant que faculté de notre âme, n'est-ce pas l'âme elle-même, selon sa réalité substantielle ? et cela *descend* de l'âme dans ses facultés, comme ce qui relève de la grâce sanctifiante.

A ce sujet de la vision béatifique, en lisant ces passages de saint Thomas sur le Verbe Incarné, j'y ai retrouvé beaucoup de choses communes avec la grâce qu'il a plu à Dieu de me faire le 11 août 1929. Pendant tout le temps que cela a duré, mon intelligence et ma volonté (étaient comme l'âne et le bœuf à la crèche...

La connaissance que j'avais *dans l'âme* était au-dessus de celle que je peux atteindre par l'intelligence – de même que l'eau de la mer diffère du sable qu'elle humecte.

En cela, il y a eu une différence avec ce qui s'était passé la première fois, le 11 août 1929, où l'intelligence et la volonté étaient élevées au-dessus d'elles-mêmes surnaturellement, et tenues fixées sur le même objet qui se découvrait à l'âme.

Cette fois, les facultés étaient laissées à leur activité, selon l'ordre de la nature ; elles percevaient seulement qu'il y avait au-dessus d'elles, dans l'âme, quelque chose qu'elles ne

pouvaient atteindre, que très relativement et incomplètement : cela m'a bien étonnée, mais c'était comme je l'écris.

En un sens, cela m'a aidée à me rendre compte de ce qui se passait dans l'âme du Christ sur la terre, où Il possédait simultanément la vision béatifique, la science infuse, et la science acquise – sans qu'il y ait confusion entre ces sciences. C'est une très lointaine et très réduite expérience qui m'en a été donnée, pour autant que mes limites ont pu s'y prêter, et que la grâce m'en a été faite.

Je n'ai jamais rien éprouvé de semblable, jamais l'idée ne m'en était venue, et j'aurais cru cela impossible.

L'expérience de Lumière fut accompagnée *d'expérience de transport*. Ce transport était comme un transport substantiel où j'étais doublement passive : parce que *saisie* et *transportée* – de même que j'étais doublement passive pour voir : car je ne voyais pas de moi-même, mais j'étais mue pour voir, et je ne cherchais pas l'objet mais, de lui-même, il me pénétrait, et épuisait en lui-même ma vision.

Cette vision et ce transport étaient continuels – et extrêmement simples, et d'une extraordinaire intensité, dans la Toute Puissance divine.

J'étais transportée en l'objet même de la vision.

C'est le fond le plus intime de mon âme qui en était le sujet et en avait l'expérience de *façon continue*. Et il y avait de là, de ce fond de l'âme, comme les vagues au bord de la mer sur la plage, une sorte de reflux plus ou moins intense et fréquent, sur les facultés (intelligence et volonté) – mais elles ne pouvaient s'en mêler : pas plus que le sable à l'eau, bien qu'il en soit imprégné – mais cela reste extérieur à lui, étranger, d'un autre ordre.

Je ne sais si je puis parler de mouvement dans ce transport que j'ai éprouvé : comme la flèche qui, dès que l'arc la touche, se trouve déjà au but ; comme un éclair qui traverse l'infini de part en part dans le même instant où il commence.

J'éprouvais que j'étais plus dans le Christ, et par Lui "*in sinu Patris*", qu'en moi-même – où étais-je ? Dieu le sait ! C'est comme si je traversais le Christ avec Lui-même.

Au Saint Sacrifice, aussitôt après la consécration, Notre Seigneur m'a comme invitée à continuer avec Lui – depuis le « *Hæc quotiescumque* », par une parole bien précise que je ne sais plus – je crois :

« *Fais-le en Moi* » ou « *Fais-le avec Moi* »

– avec un grand encouragement pour me donner courage et confiance.

